

elle est restée pure ; elle garde dans l'âge mûr la gaieté de sa jeunesse, autour d'elle s'exhale jusqu'à la fin le même parfum de grâce, de jeunesse et de vertu.

Quant à ses plaisirs, ah ! c'est-là que vous m'attendez sans doute ! Eh bien ! moi aussi, c'est là que je vous attends. Les plaisirs d'une belle dévote sont au moins aussi nombreux que les vôtres, illustres et grandes coquettes qui ne lisez. A coup sûr celle-là n'a rien de viril, elle ne se vante pas d'avoir un poignet de fer, de fumer, sans en être étourdie, un long cigare, de tenir dignement sa place dans la salle d'armes, de casser la poupée au tir de Lepage. Elle ignore l'émotion des paris dans les courses de Chantilly ; elle n'a jamais tenu une carte dans ses mains, sinon pour élever quelque grand château à son jeune fils ; on ne la voit guère dans les promenades publiques étendue mollement dans sa voiture, comme si elle était couchée sur son lit de parade. Elle serait bien fâchée d'avoir une loge au Théâtre-Italien et une loge à l'Opéra ; car, dit-elle, on n'a pas plutôt acheté ces sortes de plaisirs, qu'il faut s'en servir. Elle va fort rarement au bal, où elle ne s'amuse guère ; dans les grands dîners, où elle s'ennuie ; on ne la voit guère, non plus, dans les immenses réceptions des Tuileries. La cohue lui fait peur : elle n'aime pas les réunions mêlées. Quant aux plaisirs exceptionnels, aux danses féroces du mardi-gras, alors que le peuple est masqué et couvert d'oripeaux et de haillons, quant aux sanglantes exécutions du mélodrame et du drame moderne, personne ne serait assez osé pour en parler à la sainte femme. Elle ne condamne pas tous ces vains bruits, tous ces faux plaisirs, toutes ces fêtes éno mes ; elle fait mieux que les condamner, elle les méprise. Elle n'en veut pas, elle y croit à peine ; elle plaint du fond de l'âme les malheureuses femmes qui n'ont pas d'autre souci dans la vie que d'aller perdre à ce métier leur bonheur, leur beauté, leur santé, leur fortune, le repos de leurs familles et l'honneur de leurs maris : ses plaisirs et ses fêtes sont d'un autre ordre. Elle a dans l'année les plus belles fêtes du monde, dont elle est, sans se douter, la souveraine. Elle célèbre dans toute leur gravité les vieilles fêtes de Noël. Elle se souvient des noms de ses vieux parents, de l'anniversaire de ses jeunes enfants ; elle vous dit naïvement chaque année : " J'ai un an de plus, félicitez-moi et m'envoyez vos fleurs." Elle a pour elle toutes les joies du calendrier. Elle croit au jour de Pâques, comme elle croit à Noël, quand l'église est toute parée, quand les chants solennels se font entendre, lorsqu'à l'austérité et à la tristesse du carême succède l'*alleluia* universel. Elle a pour elle la fête de Dieu mêlée de fruits et de fleurs, et de beaux enfants tout blancs comme

des anges. Elle a toutes les douces émotions de l'église, cette fête continuelle que le vulgaire ne sait pas : l'encens, les chants de l'orgue, la parole du vieillard du haut de la chaire catholique, les cantiques que disent les jeunes filles dans la chapelle de la Vierge, l'histoire toute entière du Sauveur et de Marie, les magnificences épiques de l'Ancien Testament, les consolations de l'Evangile, en un mot la fête éternelle, la fête de tous, la fête de la terre et du ciel.

Vous, qui vous occupez sans fin et sans cesse de misérables intrigues de coulisses, dont les héroïnes sont la plupart du temps les plus ignobles filles qui se puissent voir ; vous qui trouvez fort bon de vous intéresser corps et âme à ces rivalités de rôles à débiter, de musique à chanter, de plaisanteries et de danses, vous ne comprenez pas, j'en suis sûr, que la vie toute entière puisse se passer à savoir tous les mystères de ce grand culte qui compte déjà dix-huit siècles d'existence ; vous ne comprenez pas les chastes émotions que donnent la foi, la charité, l'espérance, et quels drames intimes se passent sous les sombres voûtes des cathédrales, et que de douces larmes se répandent sous les parvis des temples, et qu'on s'intéresse à ces beaux petits enfants qui viennent étudier la parole chrétienne. Vous ne manquez pas de pleurer à chaudes larmes, lorsqu'à la fin d'un mauvais drame de M. Victor Hugo, tout rempli de crimes, d'assassinats, d'infanticides, d'empoisonnements, d'incestes et de barbarismes, l'amant expire loin de sa bien aimée ; lorsqu'à la fin d'une méchante comédie de M. Scribe, deux jeunes gens se marient après avoir surmonté toutes les contrariétés de leurs amours ; et cependant, âmes sensibles que vous êtes, vous ne comprenez pas qu'une creature raisonnable assiste au pied de l'autel de Dieu, à un mariage véritable ; vous ne comprenez pas qu'elle partage les chastes et inquiètes joies de la mariée, le délire contenu du jeune homme, le bonheur des grands parents qui assistent à cette alliance de la jeunesse avec la jeunesse. Vous avez pleuré la veille à chaudes larmes en voyant M. Saint-Auguste ou M. Saint-Ernest contrefaire, sur des planches mal jointes, le râle des morts ; et si vous voyez passer dans son cercueil quelque beau jeune homme qu'un trépas inattendu enlève à sa mère, à peine levez-vous votre chapeau quand il passe. Mais pour l'accompagner jusqu'à l'église, pour prendre votre part des lugubres terreurs du *De profundis*, vous n'avez pas le temps, vous êtes pressé, vous allez retenir une stalle ce soir, pour entendre tout à l'aise le nouvel opéra qui se chante. Eh bien, ce drame solennel de l'église, ce drame toujours nouveau de la vie et de la mort, il est fait tout exprès pour la femme qui croit en Dieu et qui va à l'église ; elle a sa grande part dans ces larmes,